

LE DAUPHINE LIBERE
GRENOBLE

18 JUIN 1964

E C Y

TELEPHONE :
45-97-47
45-15-26

Au château Recherches chorégraphiques pour la dernière soirée de la Biennale de Paris

C'EST par une soirée de « recherches chorégraphiques » qui s'est achevée, mardi au château, le Festival de la Biennale de Paris 1963.

Durant cette quinzaine exceptionnelle que l'on doit à la municipalité d'Annecy et au dévouement du Conservateur des Musées d'Annecy et de la Haute-Savoie, M. Jean-Pierre Laurent, les spectateurs ont pu se faire une idée sur quelques-unes des tendances actuelles dans le domaine des plastiques, de la musique et du théâtre. C'est au « théâtre d'essai de la danse » qu'il incombaît d'apporter, ce soir-là, les dernières révélations.

Parmi les chorégraphes choisis : une Annécienne, Brigitte Réal, une Américaine, Caroline Adams, une Uruguayenne, Teresa Trujillo, une Italienne, Sara Acquarone, une Suédoise Mme Alphega et, à la fois pour l'Afrique du Nord et pour le Vietnam, Frédérique Franchini.

Le programme, présenté par le critique André-Philippe Hersin, était copieux.

Dans l'ensemble, les arguments tous très réalistes, s'inspiraient de la guerre, du rêve sous l'effet de la drogue, des hallucinations de la fièvre, des chaînes de la vie moderne par exemple, la musique était celle d'Olivier Messiaen, de Webern de Varèse, de Pierre Schaeffer. Le costume était, en général, le colant plus ou moins transformé par les jeux de lumière. Par contre, les accessoires, dans un tel spectacle prennent parfois une importance prépondérante comme la queue amovible de cette chimère asiatique de Mme Franchini et surtout dans les ballets de Mme Acquarone qui excelle dans l'art de dissimuler entièrement ses personnages dans de souples draperies cylindriques, dans un costume de fantôme s'ouvrant comme la corolle d'une fleur, ou derrière des masques suggestifs.

Mme Acquarone qui dirige avec beaucoup de talent et de maîtrise une école de danse réputée à Turin, se tailla un grand succès avec ses trois ballets « Dialogue », puis « Paludisme », animé par deux excellents danseurs, Fernando Lizundia (qui dansera désormais dans la Compagnie Roland Petit) et Marisa Gilberti et enfin « Masques » où le costume (masques et collants en blanc et noir) mit en relief, dès l'ouverture, le beau talent de Teresa Trujillo et celui très différent de Caroline Adams, élève de Carine Woehmer dont on regretta l'absence ce soir-là.

Les deux artistes illustrèrent ensuite leurs propres compositions. Teresa Trujillo présenta spécialement deux de ses recherches : sur une musique de Villa Lobos, un très beau et difficile travail au sol, et dans « Tache » un essai de danse abstraite. Dans l'une et dans l'autre, elle utilise les solides qualités qui lui viennent de l'école espagno-



« Et la lumière luit dans les ténèbres » avec Caroline Adams et Teresa Trujillo, sur une chorégraphie de Mlle Brigitte Réal, une Annécienne. Mlle Réal, fille de M. Jean Réal, professeur d'allemand au lycée Champollion, de Grenoble, et nièce de M. Raymond Réal, agent général d'assurance dans notre ville, se destine à la danse. Après avoir suivi les cours de deux grandes écoles de danse de Paris et de New-York, elle a signé sa première chorégraphie pour le spectacle de la Biennale au Château.

le avec une danse vigoureuse et un masque impassible.

Dans une chorégraphie de Caroline Adams, sur la musique d'un choral de Bach, le genre de chacune des deux jeunes femmes trouvait dans l'autre son complément l'une exprimant la forme musicale, l'autre l'esprit de cette musique.

Autre recherche inattendue, celle de Mme Alphega, une Suédoise, qui danse sans musique. Ses mouvements lents arrivent pourtant à suggérer une idée : ici les efforts de l'être rivé au sol qui s'essaie à voler, à se dégager de la matière pour atteindre les sphères plus éthérées. Le public réagit particulièrement bien à cette forme singulière et ingrate de la danse.

Quant à Mme Franchini, elle eut son succès le plus éclatant avec le ballet satirique « Aleazar de Rodez ».

Enfin, l'invité de la soirée était le danseur classique Gilbert Mayer, premier danseur de l'Opéra de Paris. Il représentait, dans tout son éclat et dans tout son charme, la note traditionnelle. Variations classiques sur une musique de Tchaikowsky et symphonie concertante sur une musique de Frank Martin, permirent à ceux que les créations modernes choquent par trop, de reprendre leur équilibre, en particulier avec le « Spectre de la rose » de Fokine, sur la célèbre « Invitation à la valse », de Weber.

Avec un minimum d'accessoires, beaucoup de simplicité et un grand amour de leur art, les danseurs de cette troupe mi-parisienne, mi-italienne, et leurs animateurs, M. et Mme Pyros, procurèrent aux spectateurs un plaisir de haute qualité. M. M. L.



Le « Spectre de la Rose », avec Gilbert Mayer, premier danseur à l'Opéra de Paris, et Nicole Lemaire